

# PAGINA FEIA (UGLY PAGE.)

Cópia do "PUNCH" de 13 de Julho.



Pois que um gigante maltrata um pequeno, o sr. Punch alardeia o feito, a nossa Maria dos Pontos nos dá com a ponta... do pé no... u do supradicto polichinello.

## Ce vaillant John Bull!

(LIGNES DEDIEES AU *Punch*)

— Notre spirituel confrère (pardon!) de Londres, *The Punch*, daigne s'occuper, avec la proverbiale *courtoisie* britannique, de ce petit Portugal, *little Portugal*, comme il dit. Reconnaissants à tant d'honneur, nous lui dédions ces humbles lignes, en français, la langue internationale; tandis que notre caricaturiste lui répond dans une langue encore plus internationale, celle du dessin.

— Il n'y a pas de thèse *historique* plus incontestable, plus évidente, que celle-ci: L'Angleterre n'aurait jamais été la formidable puissance qu'elle est, sans l'aide de ce *little Portugal*. En effet, ce qui fait l'énorme pouvoir de l'Angleterre, c'est son immense empire colonial. Or, tout ou presque tout cet empire, a été découvert et, en grande partie, possédé par le Portugal. Donc, sans le petit Portugal, la Grande-Bretagne ne serait plus que cette île immonde, abjecte, dont Henri Heine a pu dire — que l'Océan l'aurait avalé déjà, s'il n'était retenu par la peur de la vomir immédiatement!

— Mais comment l'Angleterre possède-t-elle ces immenses contrées découvertes par nos ancêtres? Les possède-t-elle par droit de conquête? Tout le monde sait que non. Le Portugal a soutenu de longues et terribles guerres contre plusieurs ennemis redoutables, contre les Maures, contre l'Espagne, contre la Turquie, la Perse, la Chine, contre de nombreux potentats de l'Asie et de l'Afrique, contre la Hollande, contre Napoléon. Eh bien, tout le mal, réuni, que tant de puissants ennemis ont fait au Portugal, n'est guère appréciable, si nous le comparons au mal que nous a fait notre ancienne et fidèle amie, l'Angleterre, avec laquelle nous n'avons jamais eu un seul jour de guerre. Voilà un phénomène unique, le plus paradoxal phénomène de toute l'histoire. C'est ce qui fait dire au peuple portugais: «Dieu nous défende de nos amis, car de nos ennemis nous nous défendrons nous-mêmes!»

— Et de quelle façon l'Angleterre, après nous avoir exploités, volés (c'est le mot), appauvris, comment nous remercie-t-elle de tout ce qu'elle nous doit? — Elle nous remercie par des menaces, et par des insultes. — Un journal parisien, la *France*, rappelait, à propos de l'actuel conflit anglo-portugais, la fable du loup et de l'agneau. La comparaison est juste, sans doute; mais

ne serait-il pas plus juste de rappeler un autre apologue, celui du vieux lion frappé à coups de patte par l'âne? Avec cette différence, pourtant: que l'âne s'est nourri et engraisé aux dépens du lion.

— Maintenant, ô *Punch*, voyons un peu, s'il vous plaît, de quelle façon votre honorable John Bull, si brave contre les petits et les faibles, procède-t-il dans ses différends avec les grands et les forts. Cette affaire du chemin de fer de Delagoa n'est qu'une question d'argent, pas vrai? — Mais l'Angleterre a eu dernièrement un conflit bien autrement grave, un conflit de dignité nationale, avec les États-Unis. *Brother Jonathan* a expulsé ignominieusement, de son territoire, lord Selville, ambassadeur de Sa Gracieuse Majesté la reine d'Angleterre, impératrice des Indes. Et *brother John Bull*, comment a-t-il répondu à ce sanglant affront? Il n'a pas même songé à envoyer aux eaux de New-York un de ces vaisseaux qu'il vient d'envoyer à la baie Delagoa.

Chevaleresque John Bull!

— Comparons encore. De temps en temps, le grand ours du Nord lève une de ses grosses pattes de derrière et l'applique sur la protubérance postérieure de John Bull. Comment répond-il, ce prudent gentleman, à ce geste caressant? Il porte ses deux mains à la région



meurtrie, et puis il s'en va la baigner dans la Tamise, — ce *bidet* — dont Londres n'est que l'adjacent cloaque babylonien... sans le resplendissant soleil de Babylone, mais avec tout son épouvantable pourriture... Vezez les scandales révélés par la *Pall Mall Gazette*.

— Une autre fois, c'est le tour de Bismarck. Le chancelier de fer traite ce terrible léopard anglais qui n'a des dents et des griffes que pour les gens inermes, de même que notre cuisinière a l'habitude de traiter le chat de la maison quand cette pauvre bête s'oublie sur le plancher. Il saisit à la nuque le léopard britannique, il le secoue, et lui frotte le museau sur la saleté. Et ce fauve, muet d'épouvante, la queue dans ses jambes, ne fait que ce que le capitaine Gulliver fit pour éteindre l'incendie à Lilliput: en sorte que Bismarck, sentant ses bottes mouillées, va les ôter et se laver les mains.



Et, cela dit, restons toujours amis, à *Punch*, notre éminent confrère, auquel nous dédions cette page.

Quant à ce brave lord Castletown, le directeur de la *Delagoa railway company*, qui tonne contre nous dans le parlement anglais, nous allons lui dédier aussi quelque chose. Lord Byron a composé une fameuse épitaphe pour ce pauvre lord Castlereagh, l'homme d'état anglais qui s'est suicidé un jour de spleen. Nous proposons la même épitaphe, légèrement modifiée, pour la tombe de ce bon lord Castletown. La voici :

*Posterity will ne'er lock down  
A nobler grave than this :  
Here lie the bones of Castletown :  
Stop, traveller—and p...*

Et finissons la fête, en entonnant la *Marseillaise Pé-ninsulaire* :

*Allons, enfants de l'Ibérie,  
Le jour de boire est arrivé ;  
Contre nous de l'ivrognerie  
Le drapeau marchand est levé !*

*Le voyez-vous, dans nos campagnes,  
Ce vin qu'on exporte là-bas ?  
John Bull devient si rouge et gras  
Dépouillant vos fils, vos compagnes.*

*Debout, Ibériens ! Prenez tire-bouchons !  
Buvons ! Qu'un vin si pur n'abreuve ces cochons !*

Lisbonne. ROUGET DE LA PRESQU'ÎLE.  
Pour copie conforme :  
Fernando Leal.

## De raspão...

O *Tempo*, n'um artigo patriótico, cornetas á frente, e ambulancias na retaguarda, avisa o paiz de se estar tramando contra elle uma alliança britannico-hespanhola, que terá por fim a partilha da nossa pobre nacionalidade portugueza, indo a parte d'aquem d'alem mar em Africa para os inglezes, e ficando o bocado continental para merenda dos nossos carinhosos hermanos de Castilla.

Funda-se elle, para admittir o conluio destruidor de que suspeita, na convivencia que parece haver entre os doctos que os jornaes de Madrid contra nós cospem, e as insolencias de bebedos e de fanfarrões, com que todos os dias somos mimoseados por banda das folhas londrinhas.

A descoberta põe o patriotismo do nosso collega de Lisboa em sobreaviso : e tanto a coisa o impressiona, que o *Tempo*, esse ideal de prudencia e sã pachorra, grita alerta !

Do que avisamos o brav' general José Paulino, a que socegue os animos, fazendo gritar pela bocca das suas tropas aguerridas — alerta está !



Entretanto, se é licito suspeitamos um pouco de que o susto do *Tempo* seja mais um truc d'artigo-leiro *affolé d'evidencia*, do que um real pavor de lusitano ferrenho á independencia, a nossa desconfiança pela sua sinceridade sobe de ponto, quando elle, entre os meios de reacção que suggera ao paiz, falla em reorganisar a *Sociedade Primeiro de Dezembro*, e em metter em todos os concertos de bandas regimentaes, como excitante, o *Hymno da Restauração*.

«Uma falsa comprehensão dos interesses nacionaes, escreve o collega, levantou uma propaganda de ridiculo contra as diversas instituições patrioticas, que procuravam manter o espirito portuguez na desconfiança das ambições da Hespanha. Todos os faccios espirituosos de botequim, fizeram epigrammas á *Sociedade Primeiro de Dezembro*, e fizeram *blagues* diversas sobre o *hymno da Restauração*. Essa campanha nefasta adormeceu uns na indifferença, retraiu outros no receio das troças, e creou para muitos a convicção falsa de que nada havia para temer.»



Nem por acatarmos estes avisos criticos, no que elles temem de mais masculino e bombeiro voluntario, deixaremos d'oppôr leves ápartes, á ideia que o *Tempo* faz d'um portuguez. Não é por falta d'assorda patriótica, fornecida pelo *buillon Duval* do palacio dos condes d'Almada; nem tão pouco por falta de massagem, fornecida pelos trombones da *Incrível Almadense*, medeante o famoso *Hymno*, que as nossas legiões amolleceram, e deixámos de ver na Hespanha o temeroso papão que ha de papar-nos.

Quer o *Tempo* saber o que respondeu um general presidente da *Primeira de Dezembro*, a um amigo nosso, que lhe perguntava o que faria elle, individualmente, se os hespanhoes invadissem a fronteira ?

Respondeu *que se raspava*—o grande canalha !



Mas ha peor... Durante a construcção do obelisco da Avenida, o sr. Thomaz Ribeiro (que dizem ter rimado em pequeno um fogoso poema, relativo á independencia portugueza) todas as semanas ia vigiar os progressos da obra, e fazer vestoria aos sentimentos patrioticos dos operarios. Chegada a coisa ao aparafusamento das datas de victorias portuguezas, na agulha do monumento, quer o *Tempo* saber o que o sr. Thomaz Ribeiro disse uma vez aos operarios, quer ?

—Recommendeu-lhes não cravarem as letras com muita gana, na pedra, porque os hespanhoes em chegando, haviam talvez de querer conservar o obelisco, e naturalmente a primeira coisa que faziam, era mudar-lhe as inscrições.

É pensar a gente que o mariola que recommendou estas monstruosidades vive ainda !...



NO TRIBUNAL DA EUROPA



—Aqui lhe trago, senhor juiz, este marujo bebado, que anda pelas viellas do mundo, em nome da phylantropia, a praticar toda a casta d'infamia, desde a invasão da propriedade alheia, até ao trafico da escravatura. Ha tres seculos, que a titulo d'amizade, este malandro celebre me expolia de territorios que eu avassalei e descobri; e que elle procura, em armadilhas de Judas, concitar-me a demandas, onde calcula que eu possa vir a perder alguma parcella do muito que ainda se enfeuda no meu patrimonio. Dos padroes que os meus descobridores ergueram, como marcos de conquista e de gloria, pelos desertos d'Africa, da America, da Oceania e do Industan, este aventureiro impune risca o meu braço, e põe a sua navalha: muda os nomes aos paizes que eu revelei para a civilisação universal: viola os convenios, conspira nos meus territorios, dá armas aos regulos meus avassalados; e ainda depois vem para os congressos da Europa, fiado na ignorancia das grandes nações, perante o destino das pequenas, inventar contra mim toda a casta d'abominações e de torpezas. E se o admoesto das suas villanias, elle ameaça-me com a sua força de besta, sem se lembrar da poltroneria que tem por costume alixar, perante os paizes fortes, que mais d'uma vez lhe têm desarticulado o rabo a pontapés!

M. Gustavo Jordão

Não! Não! — Não é a troça a *Primeiro de Dezembro*, nem a ríva ao hymno, que emurchechem na alma portugueza, o estapafúrdio girissol da autonomia.

Quem aniquila em nós o patriotismo, demais o *Tempo* o sabe, é a hespanhola — por causa do patriotismo d'ella. Já porque nos envenena o sangue, já porque nos funde a hombridade, já porque nos estanca a bolsa. É a hespanhola o grande elemento irresistível d'absorção que a Hespanha envia, como uma divisão *avant-coureuse* dos seus soldados, a acorrentar-nos os pulsos com grilhões mais terríveis ainda do que aquelles que nós quebramos em 1640, com a duqueza de Mantua regente, e o João Pinto Ribeiro, insurreccionado. É pela hespanhola que nós prevaricamos, que nós perdemos a energia physica, a dignidade, e até ás vezes (o Assis que o diga) o nariz, e outros tentaculos glorificadores da belleza humana.

Lance o *Tempo* ás *equarissages* d'Alcofena, como uma pileca de carro funebre, essa sua phantasia d'uma alliança anglo-castelhana; e combata, se pôde, a heitaira que vae minando, por conta do governo hespanhol, o nosso outr'ora bronzeo character nacional.

— Por conta do governo hespanhol, lh'o dizemos nós! Todo este affluir de *camareras* e companhias de zarzuela, mais ou menos monteiras (da Montes, e não do sr. Monteiro dos Milhões) aos nossos botequins e casas d'espectaculo, é certamente uma estrategia politica do visinho reino. Em Portugal, o inglez embebeda-se, mas a hespanhola conspira.

Aproxime o collega o ouvido, lá vae segredo... quer saber d'onde sahiu o artigo do *Imparcial*?

Da Rua Larga de S. Roque.

É d'alli que os ataques refilam, contra Portugal, à mão armada. Alli que está, para o futuro da nossa autonomia, a *sierra Morena*.

Agora veja se vae contar isto ás *Novidades*.



O governo chinez acaba de decretar que d'hoje em diante, não será permittida mais nenhuma linha ferrea, em todo o Imperio.

Este decreto causou profunda sepsação entre os chinezes mais civilisados, que procuraram saber a causa que o originou.

Foi a seguinte:

Aquí ha tempos, um grande incendio destruiu parte do palacio imperial de Pekin. Os astrologos da corte, consultados sobre o motivo da catastrophe, descobriram n'o logu. O Dragão que personifica o Imperio, disseram elles, teve naturalmente uma das suas cinco patas esmagada por qualquer dos caminhos de ferro recentemente construidos na China: e então a fera, por vingar-se da dor, chegou um phosphoro á residencia imperial.

Se cá no paiz tambem houvesse Dragões, inda que fossem de Chaves, valia a pena requerer-lhes — deitassem fogo ao palacio do sr. Marquez da Fóz... a vér se os trabalhos da Estação Central não proseguiriam.

Verdade seja que era tempo perdido. — Que o phosphoro do Dragão, sem duvida seria annullado pela agulheta do bombeiro voluntario, typo d'embirra, que em tudo mette a agulheta, até nos fogos.



Ora vos digo fecharei com chave d'ouro, esta semana, annunciando-vos, meus amados irmãos, um certo *Fluido Vital* com que o Callado e mais o Falcão, droguitas da Rua Nova do Almada, acabam d'enriquecer a therapeutica patria, na secção dos medicamentos restauradores dos abusos da vida, estancamentos proprios da idade — desde a simples anemia dos convalescentes, até ás mais dilacerantes incapacidades procreadoras do matrimonio. A decidir entre as injeções alchimicas do Brown-Sequard, e o *Fluido Vital* do Callado, já vos declaro... o *Callado é o melhor*. E a barateza então: dez tostões cada frasco! — A acrescentar outros dez para uma experienciassinha, justificativa da cura.

IRKAN.

## Por ahí...

O sr. presidente do conselho caiu outra vez.

Não passára ainda uma semana que o trem de s. ex.<sup>a</sup> caira na rua do Livramento, quando tornou a cair no largo do Calhariz.

Felizmente que o sr. José Luciano em nenhuma d'essas quedas ficou feito em pasta: — nem elle nem a pasta da presidencia. S. ex.<sup>a</sup> cae mas levanta-se logo, como os bonecos de sabugo.

Na *Nitouche* ha uma engraçada cançoneta em que se trata d'um dragão, que não dava de si nem á mão de Deus Padre — nem á mão de pessoa alguma — ante os requebros provocantes d'uma graciosa rapariga.

E, d'esse pedaço d'asno do dragão diz o estribilho:

«Era de chumbo, era de chumbo,  
Era de chumbo o tal dragão!»

Do sr. presidente do conselho, a quem as quedas não fazem moça nas costellas, como os requebros provocantes da rapariga não faziam moça no systema nervoso do dragão; do sr. presidente do conselho se pôde portanto dizer tambem, como o estribilho da *Nitouche*:

E' de borracha, é de borracha,  
E' de borracha o presidente!

×

Só sendo de borracha se comprehende como o sr. José Luciano possa andar constantemente ás cambalhotas por essas ruas, sem amolgar sequer uma esquirola da caixa óssea em cujos intestinos se revolve a massa pensadora que desempenha o papel de leme na rota da nau da publica administração!

Esta presumpção de s. ex.<sup>a</sup> ser feito de borracha é tanto mais bem cabida quanto por vezes se tem evidenciada que o sr. José Luciano costuma servir de pélla nas mãos de todos os seus collegas.

Não será muito lisongeira para vós ó portuguezes — e, ó portuguezas! — terdes um presidente de borracha em vez d'um presidente verdadeiro, mas enfim quem dá o que tem não é a mais obrigado e mais vale um presidente de borracha na mão de que dois presidentes de carne e osso voando; portanto, ó portuguezes — e ó portuguezas! — já que não podéis ter um presidente verdadeiro, consolac-vos — salvo seja! — com um presidente de borracha...



Ha por ahi quem avente — e a coisa não deixa de ter os seus laivos de bom senso — que estas repetidas quedas do sr. José Luciano constituem um exercicio previo evolutariamente imposto no intuito de educar os ossos para a hypothese de mais alentada cambalhota.

Mal comparado, assim como os jockeis costumam treinar os seus cavallos, a fim de que estes não deitem os bofes pela bocca fóra no dia da corrida, assim o sr. José Luciano anda a treinar o seu rico corpinho em cambalhotaceos exercicios, para que no dia da queda do ministerio lhe não fiquem as cruzes em estado de não deixar sentar nem em cadeira de palhinha.

E aqui está porque s. ex.<sup>a</sup>, apesar de se quedar no ministerio, anda a dar quedas por essas ruas trez vezes por semana, com a regularidade d'um remedio que se tome ás segundas, quartas e sextas.

N'isto evidencia o sr. José Luciano a sua atilada providencia, por isso que, se é certo que o ministerio está forte como um Sansão, é tambem positivo que as Dallilas não são uma raça extincta e que portanto o ministerio póde de um momento para o outro encontrar-se nas mesmas condições em que o Sansão se encontrou — e o sr. conde de S. Januario tambem se encontra: — sem cabello...

Nós acreditamos piamente, ainda mais piamente de que a propria sr.<sup>a</sup> D. Maria Pia, na força do ministerio, mas isto da força dos ministerios está nas mesmas condições da honestidade das mulheres e das rodas dos coupés.

Das rodas dos coupés já o sr. José Luciano sabe por bem repetidas experiencias: vae o coupé muito direitinho da sua vida, de repente esbarra n'uma valleta, cae a roda e... bumba!

Com as mulheres a mesma coisa: vae uma mulher muita direitinha de sua vida, de repente escorrega no precipicio d'uma chaise-longue e... bumba!

Com os ministerios item:... bumba!...

Mas ainda agora reparamos que vae quasi esgotado o espaço destinado a esta chronica e que ainda não fallámos senão da queda do sr. José Luciano! Que, na verdade, a semana foi de tal ordem que não tínhamos mais coisa nenhuma de que fallar.

E depois, Camillo Castello Branco não escreveu um volume de trezentas e tantas paginas com *A Queda d'un Anjo*? Escreveu.

Logo, não será muito que nós escrevamos uma simples chronica com *A queda do sr. José Luciano* — que é um seraphim.



Segundo referiram os jornaes, foi ha dias passado mandado para pagamento d'uma contribuição relaxada e pertencente a uma associação de beneficencia. O mandado ordenava que se intimasse o presidente da associação, o qual presidente era nem mais nem menos de que sua magestade o sr. D. Luiz I, rei de Portugal e dos Algarves, senhor da Guiné, d'aquem e d'além mar, da conquista da navegação em Africa, Etiopia, Persia, Arabia e China, fóra o mais que não cabe no papel!

Temos pois, oficialmente lavrada, uma certidão de relaxe que se entende directamente com sua magestade el-rei!!!

Por caso tamanho,  
Do povo o rebanho  
Surprezo anda, extranho,  
E assarapantado,  
De espanto indizível  
Dizendo: — impossivel!  
Até faz incrível  
O rei... relaxado!

Diversas agencias,  
P'ras varias potencias  
Com muitas urgencias  
Já têm despachado:  
«De assombro este povo  
'stá cheio qual ovo,  
Pois temos de novo  
O rei... relaxado!»

*João Sampaio*

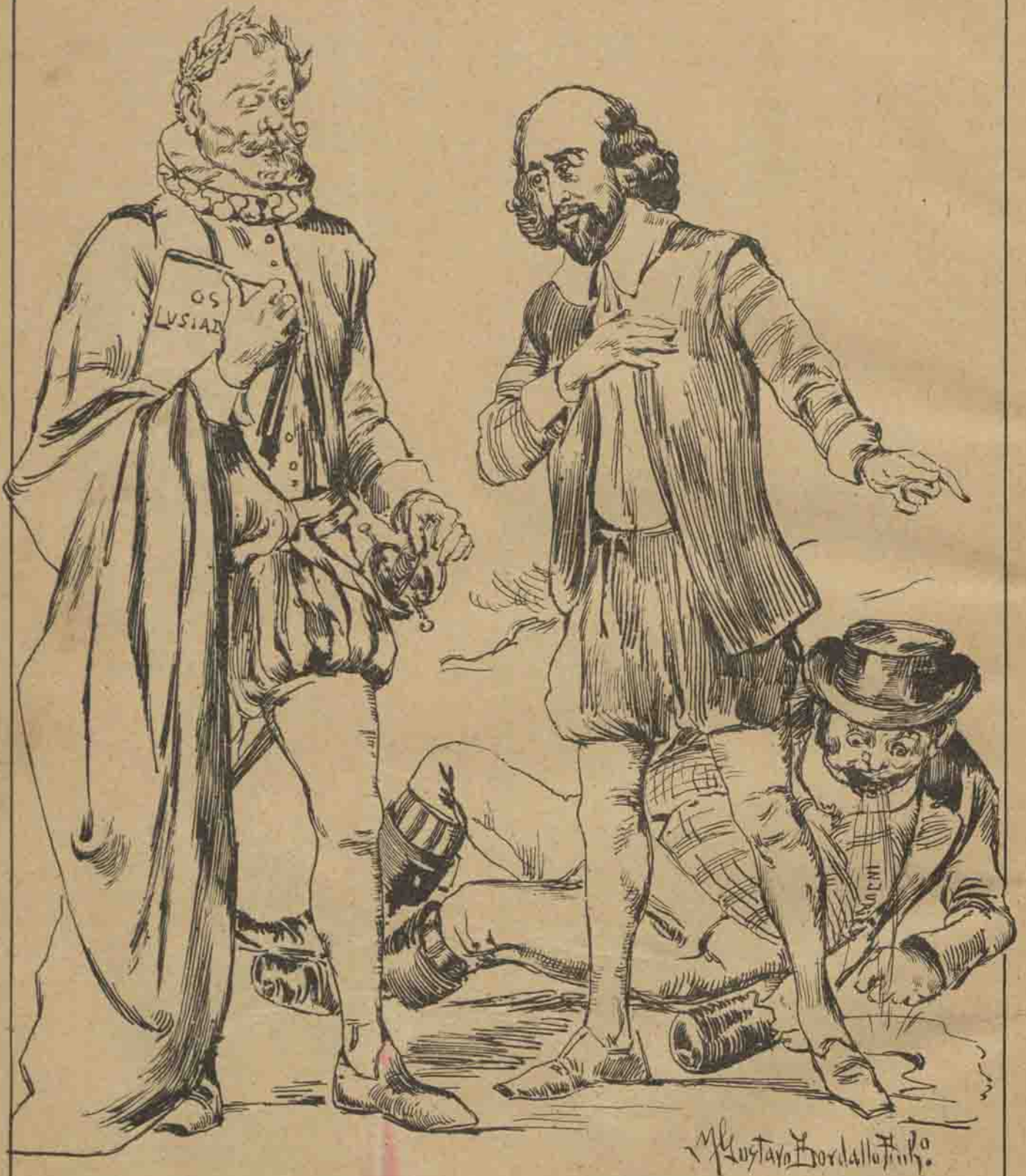
## O GATO PRETO



Magica da velha escola, recheada de facecias, e toda cheia d'imaginação e d'imprevisto. Emprchendeu leva-a á scena, um grupo d'artistas da Trindade, fóra da ingerencia habitual do theatro, e arcando com as responsabilidades terriveis que impõe a montagem d'uma peça, complicada e dispendiosa, como aquella. O exito, porem, do *Gato Preto*, vae compensar os comediantes dos seus esforços, affiançando-lhes copia de lucros e de palmas. Do desempenho, toca a fazer estardalhaço! Amelia Barros dá uma princeza ridicula, que mesmo ate no Paço d'Ajuda faria rir a corte a bandeiras despregadas. Debutou uma cantora com voz, M.elle Blanche, caso raro em theatros portuguezes; por quanto a Blanche, além de cantar, parece saber musica.

Transmutações muito engenhosas... Para a semana daremos um croquis do *Gato Preto*.

## NA MANSÃO DOS POETAS IMMORTAES



SHAKESPEARE: — Meu caro Luiz, não faças caso d'esse borracho, que é a minha vergonha. . .

CAMÕES: — Obrigado pelas tuas satisfações, meu William; mas não era preciso. Eu bem sei que esse John Bull não é senão o teu John Falstaff, esse *centauro do porco*, segundo o nosso joven confrade Victor Hugo.

SHAKESPEARE: — Isso mesmo!